

Suspendu au sublime *La lettre*, Manoel de Oliveira

Jacques Kermabon

Number 98-99, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25029ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (1999). Review of [Suspendu au sublime / *La lettre*, Manoel de Oliveira]. *24 images*, (98-99), 69–69.

SUSPENDU AU SUBLIME

PAR JACQUES KERMABON

LA LETTRE ■ Manoel de Oliveira

Longtemps après la projection demeure, indélébile, le souvenir de l'irradiante beauté de Chiara Mastroianni. Cette beauté émane bien sûr de l'actrice elle-même, mais tient de la rencontre, orchestrée par Manoel de Oliveira, avec le personnage qu'elle incarne dans cette adaptation du roman de Madame de La Fayette, *La princesse de Clèves*. Mademoiselle de Chartres devient Madame de Clèves en épousant un riche médecin subjugué par sa beauté. Elle ne l'aime pas et découvrira l'amour sous les traits de Pedro Abrunhosa, un chanteur à la mode, grand séducteur. Mais, quoique minée par cette passion, elle se refusera à cet homme par peur de s'engager et par fidélité à son mari ou à l'idée qu'elle se fait du mariage et ce, alors même qu'elle est devenue veuve.

Incroyable incongruité dans l'univers ordonné, tout en élégance feutrée d'Oliveira, le film s'ouvre par un concert en plein air donné par le chanteur, sorte de Bernard Lavilliers lusitanien. Cette collision d'univers, comme le heurt entre le passé et le présent, donne le *la* du film. Si l'action se déroule dans une haute société contemporaine, le dialogue a conservé l'élégant classicisme de l'écriture du XVIII^e. « Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché par la pensée qu'il était incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire. J'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant.¹ » Cette musique délicieusement surannée sonne comme un langage atemporel dans la bouche d'Antoine Chappey (M. de Clèves), de Chiara Mastroianni, de Françoise Fabian, sa mère, ou lorsque Madame de Clèves va se confier à une amie d'enfance, devenue religieuse dans un couvent (un personnage qui n'existe pas dans le roman). Mais Oliveira s'amuse aussi à faire entendre le décalage de ces mots au cœur d'ambiances plus naturalistes, comme celle d'une intense circulation parisienne. De



Madame de Clèves (Chiara Mastroianni). Une mise en scène qui est tout à la fois brûlure intérieure et calme suprême.

même, film de dialogues, de confidences, d'aveux échangés dans des dispositifs parfois théâtraux — comme ces conversations sur un banc du jardin du Luxembourg, surprises derrière un arbuste qui le jouxte —, *La lettre* est entrecoupé de cartons narratifs dans la plus pure tradition du muet. Ces télescopes temporels, qu'on pourrait ne voir que comme la suprême négligence d'un artiste parfaitement maître de ses éléments, interrogent nos mœurs à l'aune du passé.

Je me souviens d'un billet de Bertrand Poirot-Delpech à propos des émois suscités par les affaires de pédophilie. « Ce qui est nouveau, écrivait-il, ce n'est pas le goût des enfants [...], c'est l'effacement de toute barrière apprise entre nos pulsions, toutes réputées légitimes, et leur accomplissement. [...] Si la pièce *La ville dont le prince est un enfant* a fait le tour du monde sans choquer, et même en édifiant, c'est que Montherlant n'y traitait pas seulement de la pédérastie dans un collège religieux français du début du siècle, mais de ce que le fait de s'interdire certains gestes ou sentiments peut avoir de grand — de sublime, disaient les Classiques dans une langue perdue de vue.² »

Madame de Clèves s'interdit de vivre cet amour et la mise en scène, tout en rete-

nue, épouse pleinement ce sentiment. Chiara Mastroianni a raconté aux *Cahiers du cinéma* (n° 535, mai 1999) la précision de la direction d'Oliveira, indiquant chaque geste, chaque déplacement. Elle évoque aussi la difficulté du texte: « Cela revient à jouer avec un corset » et impose un jeu qui interdit l'explosion, la délivrance des sentiments. On demeure suspendu au sublime de cette tension d'un autre âge, à laquelle fait écho la maîtrise de la mise en scène, tout à la fois brûlure intérieure et calme suprême et qui donne cet éclat si particulier à Chiara Mastroianni. Elle semble illuminée de l'intérieur. ■

1. Ce dialogue, extrait du roman, n'est peut-être pas repris dans le film, mais vaut ici comme un « échantillon ».

2. *Le Monde*, 25 juin 1997.

LA LETTRE

Portugal/France/Espagne 1999. Ré. et scé.: Manoel de Oliveira. Ph.: Emmanuel Machuel. Mont.: Valérie Loiseleux. Int.: Chiara Mastroianni, Pedro Abrunhosa, Antoine Chappey, Leonor Silveira, Françoise Fabian, Maria João Pires, Anny Romand, Luis Miguel Cintra. 107 minutes. Couleur.